De Lausanne à Lausanne : (beaucoup de choses en peu de temps)

Autor(en): **L.M.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **15 (1877)**

Heft 33

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-184344

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Quinzième année. N° 33 Samedi 18 Août 1877.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

De Lausanne à Lausanne.

(*Beaucoup de choses en peu de temps*).

Ce titre, qui peut paraître bizarre au premier coup-d'œil, ne l'est pas : De Lausanne à Lausanne, c'est tout simplement partir d'un point pour y revenir ensuite, voilà tout.

Nous sommes dans l'après-midi du *vendredi;* le ciel est engageant ; son bleu sourire rayonne aux quatre points cardinaux. Les cinq personnes qui composent notre petite expédition comptent deux membres du Conseil communal, un député au Grand Conseil, deux rédacteurs, un professeur et un étudiant, tous fort gais et d'un heureux caractère, cela va sans dire. Aussi, dès le début, tout se passe comme dans le meilleur des mondes; nous disposons, à nous seuls, d'un vagon fort confortable et capitonné jusqu'au plafond ; s'agit-il d'une galanterie de la Suisse Occidentale ?... je l'ignore ; chacun s'y installe, pend son habit au crochet d'ivoire, et se met à l'aise. On dirait le boudoir roulant d'une famille princière en voyage.

Le rédacteur F., qui est venu au monde le sourire sur les lèvres et qui dès ce moment n'a jamais abandonné sa joyeuse humeur, émaille la conversation de traits spirituels et de bon aloi. Le conseiller parcourt les pages d'un livre qui sort de presse, sous le titre : *Montreux*, et qui constitue un des produits les plus accomplis de la littérature commerciale, dont nous reparlerons du reste. L'étudiant, penché vers la portière, sourit à la perspective d'une chope de bière à la première station, et les deux autres qui partagent peut-être le même sentiment, fument un Grandson et remplissent le vagon de leurs bouffées.

C'est dans ces dispositions que nous faisons le trajet de Lausanne à Berne.

A peine sommes-nous arrivés en gare qu'un monsieur fort aimable, un Allemand, il est vrai, mais qui mériterait un meilleur sort, s'avance pour nous serrer la main et nous offrir un verre d'excellent Yvorne. Est-ce là une gracieuseté de la Suisse Occidentale ?... je l'ignore.

Nous n'avons que quelques minutes d'arrêt ; savourons à la hâte le meilleur cru du canton de Vaud. Comme il est bon là-bas, et comme on l'apprécie davantage lorsqu'on n'entend autour de soi que des *ia* et des *donnerwetter !*

Le train continue et nous traversons bientôt la riche et fertile vallée de l'Emmenthal. Les vergers sont frais ; les villages sont beaux et respirent l'aisance ; les jardins sont fleuris et riants. Quelques minutes d'arrêt à Langnau, permettent de saisir à la hâte, au buffet, une de ces petites saucisses qui ne valent certes pas leur réputation. Dès Escholzmatt, on pénètre dans l'interminable et monotone Entlebuch. De pauvres habitations éparses dans la vallée, au coin desquelles les naturels ébahis regardent passer le train; des villages où ne brille qu'un clocher élancé à outrance ; des prairies humides où s'étalent d'innombrables pièces de toile ; tel est le pays parcouru par le Berne-Lucerne.

Une chose est à noter cependant, c'est le soin tout particulier que les habitants de cette contrée mettent à la culture du géranium ; il n'est pas une maisonnette, par une chaumière qui n'ait sa petite fenêtre coquettement ornée de cette fleur.

Sept heures de chemin de fer, c'est bien long, par une chaude journée, et surtout dans l'Entlebuch où l'on ne rencontre pas un buffet, pas la moindre oasis où l'on puisse se rafraîchir. Aussi, en proie à une soif persistante, un de nos amis faisait cette réflexion toute naturelle en pareille circonstance : « Il faut avouer, disait-il, que ces gens-là sont peu intelligents. »

Enfin, voici Lucerne ; la nuit est tombée et nous gagnons à la hâte l'hôtel de la *Balance* qui nous est recommandé. Nous y demandons un gîte ; mais tout est plein, sauf deux chambres au 7me. Montant de rampe en rampe après le garçon qui nous sert de guide dans cette course à l'escalier, et n'arrivant pas, nous finissons par croire à une ascension au Righi-Kulm. Le conseiller allait perdre patience et réclamer un ascenseur, quand une exclamation germanique nous annonça le sommet.

Après quelques instants, nous redescendons dans la plaine. La salle à manger est coquettement décorée, la table est bonne et le maître de l'hôtel, qui parle fort bien le français, nous sert un petit vin rosé dont se souviennent agréablement tous les touristes qui dînent à la *Balance*. . . . . .

. . . . . .

Nos lits sont haut perchés mais excellents ; les bruits de Lucerne se taisent ; on n'entend plus que le clapotement des eaux de la Reuss qui baignent le pied

de l'hôtel, et bientôt, le sommeil aidant, nous n'entendons... plus rien !

Telle fut notre première étape. (*A suivre.*)

L. M.

On sait qu'en Allemagne, la noblesse, les fonctionnaires, les officiers, etc., parlent à leurs inférieurs et aux plébéiens à la troisième personne du singulier. Ces messieurs ne diront pas à un misérable ni *va-t'en*, ni *allez-vous-en*, mais bien *qu'il s'en aille !*

On sait également que les pauvres braves Alsaciens conquis aiment à se venger de leurs vainqueurs par des charges, des coq-à-l'âne, dont la différence qui existe entre les mœurs allemandes et françaises fournit de nombreuses occasions.

De la rencontre de ces deux circonstances est née l'anecdote suivante :

Lors du récent voyage de l'empereur Guillaume à Strasbourg, Sa Majesté, cherchant à se faire bien venir, distribuait volontiers de bonnes paroles aux indigènes. Dans une visite au siége d'une autorité quelconque, l'empereur, avisant un vieux portier alsacien, avec la médaille militaire, lui avait parlé avec une grande bienveillance, et le portier enchanté avait trouvé le maître de l'empire très bon enfant et pas fier du tout.

L'empereur monte dans le palais, disant tout haut aux grands personnages qui l'accompagnaient : Le prince impérial doit nous rejoindre ici, nous l'y attendons.

Le prince arrive en effet, et le vieux portier, ôtant respectueusement sa casquette, lui dit :

— Monsieur Fritz, votre papa vous attend là-haut, au premier étage.

— Que *dit-il?* répond le prince, stupéfait de ce manque d'étiquette.

— Votre papa vous attend, insiste le portier.

— *Il est ivre!* riposte Son Altesse, au comble de l'indignation.

— Non, je ne crois pas, répond quasi-naïvement le vieux, du moins je n'ai rien remarqué.

Malades et médecins.

Aussi longtemps que sur la terre,
L'humanité n'aura pris fin,
Tout sot dotera son compère,
Tout malade son médecin.

Goûtez de ma revalescière,
Aliment exquis, peu nouveau,
Qui rend les morts à la lumière
Et l'intelligence au cerveau.

Prenez de l'eau fraîche et glacée,
Frappez, battez, mâtez la peau ;
De vos os la force affaissée
Reprendra son premier niveau.

Vieilles gens, âmes endurantes,
Buvez l'eau tiède à verre entier ;
C'est le seul moyen pour vos rentes,
De garder longtemps leur rentier.

Voyez de l'homéopathie
Le grand, le lumineux secret,
Tout le mystère de la vie
Tient dans un globule discret.

Ma pillule est seule capable
De vous préserver du tombeau,
D'annuler l'effet détestable,
Le détestable effet de l'eau.

Le camphre est huile essentielle.....
Ah ! qu'il me fit persécuter !
Avec choléra, feux, gravelle.....
Avec la mort il peut lutter.

Ne mangez rien, faites diète,
Laissez l'estomac en repos ;
Ne touchez pas une miette
Si vous voulez être dispos.

Peste soit fait de l'abstinence,
Mangez beaucoup et buvez bien ;
Pour ne pas cheoir en défaillance,
Craignez de vous refuser rien.

Venez à la sainte fontaine,
Ici notre Vierge a paru,
Priez promptement la Neuvaine,
Guérissez, si vous avez cru.

L'un a pris la revalescière,
L'autre a longtemps chauffé son eau,
L'autre gèle dans la glacière,
Un dernier purge son cerveau.

Celui-ci gobe le globule,
Celui-là se camphre à mourir ;
Du ciel on craint fort la férule,
De la manne on veut se nourrir.

Pierre a jeûné tout un carême,
Paul a fait une indigestion,
S'en sont-ils guéris tout de même ?
C'est là le point ; c'est la question.

Sur dix malades qui vous crurent,
Médecins, un seul est guéri,
Sur les neuf premiers tous se turent,
Sur le dernier il n'est qu'un cri.

Il guérit ! Sugnet, grand génie,
Mattéi, Raspail, Dubarry,
Votre art divin sauva sa vie,
Honneur à vous, il est guéri.

On dit que vous devenez riches.....
Vos clients se sont appauvris.....
Nouveaux saints, restez dans vos niches,
Nous vivrons sans être guéris.

Mais à quoi bon toute prière,
Rions donc du simple dupé,
Il l'a voulu : la loi première,
C'est que l'homme sera trompé.

F. B.